

MYTHES ET TABOUS DES RELATIONS FRANCO-ALLEMANDES AU XX^E SIÈCLE

MYTHEN UND TABUS DER DEUTSCH- FRANZÖSISCHEN BEZIEHUNGEN IM 20. JAHRHUNDERT



Ulrich Pfeil (éd./Hrsg.)

CONVERGENCES



PETER LANG

De puis la fin du XVIII^e siècle, la France et l'Allemagne se sont retrouvées face à face, opposées l'une à l'autre selon un schéma qui s'est constamment nourri de symboles et de récits de nature antagoniste. Dans la mesure où les mythes décrivent «ce qui n'a jamais existé et ce qui se perpétue», ils constituent un matériau servant à forger sa propre identité en se démarquant de celle du voisin. Par la suite, les relations franco-allemandes furent toujours et encore marquées par des conflits et des guerres, de telle sorte que l'image de l'autre comme «ennemi héréditaire» s'est solidement ancrée dans la perception mutuelle, de part et d'autre du Rhin, jusqu'au milieu du XX^e siècle. Mais si les mythes politiques, en tant qu'armes mentales, peuvent être des forces motrices des conflits, ils peuvent aussi contribuer — à l'exemple des relations franco-allemandes après 1945 — à transformer les anciens «ennemis» en «amis» héréditaires. Cet ouvrage analyse les perceptions, la construction des stéréotypes, les mises en scène politiques, mais aussi les tabous et parfois les retours du refoulé.

Seit dem Ende des 18. Jahrhunderts standen sich Deutschland und Frankreich feindlich gegenüber. Ihr Antagonismus wurde von einem Schema bestimmt, das sich beständig durch gegensätzliche Symbole und Narrative nährte. Indem Mythen beschreiben, «was niemals existiert hat und was weiter fortlebt», bilden sie ein identitätsstiftendes Material, mit dem sich beide vom Nachbarn abgrenzten. In der Folge blieben die deutsch-französischen Beziehungen von Konflikten und Kriegen bestimmt, so dass das Bild vom «Erbfeind» bis zur Mitte des 20. Jahrhunderts tief in der wechselseitigen Perception auf beiden Seiten des Rheins verankert blieb. Aber wenn politische Mythen als mentale Waffen Katalysatoren für Konflikte sein können, so können sie auch dazu beitragen — wie die deutsch-französischen Beziehungen nach 1945 zeigen —, aus ehemaligen Feinden «Erbfreunde» werden zu lassen. Dieser Band untersucht Perceptionen, Konstruktionen von Stereotypen, politischen Inszenierungen, aber auch Tabus und bisweilen die Rückkehr von bereits überwunden geglaubten Repräsentationen.

Ulrich Pfeil a fait des études de pédagogie, de français et d'histoire à l'Université de Hambourg. Après un lectorat DAAD à l'Institut d'Allemand d'Asnières (Université de Paris III—Sorbonne Nouvelle) entre 1996 et 2002, il a soutenu son HDR à l'Université de Lille 3 en 2002. De 2002—2008, il a été chercheur associé à l'Institut Historique Allemand de PARIS puis nommé professeur de civilisation allemande à l'Université Jean Monnet, Saint-Etienne en 2005. Depuis le 1^{er} septembre 2010, il est professeur de civilisation allemande à l'Université de Lorraine (Metz).

Ulrich Pfeil hat die Fächer Erziehungswissenschaften, Französisch und Geschichte an der Universität Hamburg studiert. Nach einem DAAD-Lektorat am Institut d'Allemand d'Asnières (Universität de Paris III—Sorbonne Nouvelle) zwischen 1996 und 2002 habilitierte er sich im Jahre 2002 an der Universität Lille 3. Von 2002—2009 war er Forscher am Deutschen Historischen Institut Paris und erhielt 2005 einen Ruf als Professor für Deutschlandstudien an der Universität Jean Monnet, Saint-Etienne. Seit 1.9.2010 ist er Professor für Deutschlandstudien an der Universität de Lorraine (Metz).



**MYTHES ET TABOUS DES RELATIONS
FRANCO-ALLEMANDES AU XX^E SIÈCLE**

**MYTHEN UND TABUS DER DEUTSCH-
FRANZÖSISCHEN BEZIEHUNGEN
IM 20. JAHRHUNDERT**

La collection **CONVERGENCES**, publiée avec l'appui d'un comité de lecture franco-allemand, réserve une place privilégiée à des ouvrages relatifs aux périodiques culturels et politiques considérés comme expressions de l'opinion publique, des mouvements d'idées, des mentalités ainsi que des phénomènes culturels et sociaux pris dans leur ensemble.

CONVERGENCES est une collection d'esprit pluraliste et interdisciplinaire. Elle est vouée à la fois à la rencontre des méthodologies et des champs disciplinaires en lettres et sciences humaines ainsi qu'à l'étude des phénomènes d'interculturalité envisagés sous leurs formes les plus diverses.

La collection est ouverte à des travaux qui concernent de manière prioritaire — mais non exclusive — l'aire culturelle germanique, les relations franco-allemandes et les transferts culturels.

Collection publiée sous la direction de Michel Grunewald

C O N V E R G E N C E S



Vol. 65

**MYTHES ET TABOUS DES RELATIONS FRANCO-
ALLEMANDES AU XX^E SIÈCLE**

**MYTHEN UND TABUS DER DEUTSCH-
FRANZÖSISCHEN BEZIEHUNGEN
IM 20. JAHRHUNDERT**

Ulrich Pfeil (éd./Hrsg.)



PETER LANG

Bern • Berlin • Bruxelles • Frankfurt am Main • New York • Oxford • Wien

Information bibliographique publiée par «Die Deutsche Nationalbibliothek»
«Die Deutsche Nationalbibliothek» répertorie cette publication dans la «Deutsche Nationalbibliografie»;
les données bibliographiques détaillées sont disponibles sur Internet sous <<http://dnb.d-nb.de>>.

Aides à la publication : CELEC et IERP de l'Université Jean Monnet (Saint-Étienne), DAAD (Bonn, Paris),
Institut français d'histoire en Allemagne (Francfort), Université franco-allemande (Sarrebruck)

Image de couverture : Caricature de Klaus Pielert dans le Kölner Anzeiger du 5 juillet 1962.

ISBN 978-3-0343-0592-1 **E ISBN 978 3 0352 0121 5**
ISSN 1421-2854

© Peter Lang SA, Editions scientifiques internationales, Berne 2012
Hochfeldstrasse 32, CH-3012 Berne
info@peterlang.com, www.peterlang.com, www.peterlang.net

Tous droits réservés.
Réimpression ou reproduction interdite
par n'importe quel procédé, notamment par microfilm,
xérogaphie, microfiche, offset, microcarte, etc.

Imprimé en Suisse

Der vorliegende Band enthält die Ergebnisse des internationalen Kolloquiums «Mythes et tabous des relations franco-allemandes au XX^e siècle – Mythen und Tabus der deutsch-französischen Beziehungen im 20. Jahrhundert», das vom 19.-21. November 2009 an der Universität Jean Monnet in Saint-Etienne stattfand. Es war im Rahmen des 50. Jahrestages der Städtepartnerschaft zwischen Saint-Etienne und Wuppertal organisiert worden und geht auf eine Kooperation zwischen dem Centre d'Etude sur les Littératures Etrangères et Comparées (CELEC), dem Institut des Etudes Régionales et des Patrimoines (IERP) und dem Lehrstuhl für Neuere und Neueste Geschichte an der Universität Wuppertal zurück.

Die hier veröffentlichten Beiträge dieses Bandes gehen von der These aus, dass Frankreich und Deutschland seit Ende des 18. Jahrhunderts weitgehend in einem starren These-Antithese-Modell gegenüberstanden. Beide hatten sich die eigene Geschichte passend gemacht und dazu das vorhandene Bild- und Zeichenmaterial benutzt und modelliert. Von Überlegenheitsvorstellungen und Dominanzansprüchen geprägte Feindbilder und politische Mythen sollten auf beiden Seiten ein kollektives Distinktionsbedürfnis befriedigen. Wenn politische Mythen als mentale Waffen treibende Kraft für Konflikte sein können, dann gilt es auch zu fragen, welche Veränderungen sie erfuhren, um nach 1945 aus dem «Erbfeind» einen «Erbfreund» zu machen.

This present volume is the outcome of the international colloquium «Mythes et tabous des relations franco-allemandes au XX^e siècle – Myths and taboos of the 20th century Franco-German relations», which was held from November 19th until November 21st 2009 at the Jean Monnet University in Saint-Etienne. It was organised in the context of the 50th anniversary of the twinning of Saint-Etienne and Wuppertal and is the result of cooperation between the Centre d'Etude sur les Littératures Etrangères et Comparées (CELEC), the Institut des Etudes Régionales et des Patrimoines (IERP) and the Faculty of Recent and Recentest History at the university Wuppertal.

These present articles of this volume are based on the assumption that France and Germany had been opposed to each other in a rather rigid «thesis-antithesis model» from the end of the 18th century onwards. Both had adapted their own history according to their ideas and had used and remodeled the existing material. Enemy images and political myths had been created based on hegemonic predominance claims and ideas of superiority. Thus, if political myths were used to trigger conflict, then one should also ask which changes they underwent in order to change from the «hereditary enemy» to the «hereditary friend» after 1945.

Remerciements

Le colloque international «Mythes et tabous des relations franco-allemandes au XX^e siècle – Mythen und Tabus der deutsch-französischen Beziehungen im 20. Jahrhundert» dont nous publions ici les résultats, s'est tenu à l'Université Jean Monnet de Saint-Etienne du 19 au 21 novembre 2009. Il a été organisé à l'occasion du 50^e anniversaire du jumelage entre Saint-Etienne et Wuppertal (1960-2010) dans le cadre d'une coopération entre le Centre d'Etude sur les Littératures Etrangères et Comparées (CELEC), l'Institut des Etudes Régionales et des Patrimoines (IERP) et la chaire d'histoire contemporaine au département d'histoire de l'Université de Wuppertal. Nous tenons à remercier pour leur appui leurs directeurs respectifs Philippe Meunier, Jacqueline Bayon et Franz Knipping. Nous adressons aussi toute notre reconnaissance à Madame Hélène Verdier, de l'IERP, qui a eu la grande amabilité de prendre en charge l'organisation du colloque et a œuvré avec succès pour aplanir toutes les difficultés matérielles.

Nous remercions vivement pour leur soutien financier le DAAD (Bonn, Paris), l'Institut français d'histoire en Allemagne (Francfort/Main) et l'Université franco-allemande (Sarrebruck) sans lesquels cette manifestation n'aurait pas eu lieu ainsi que Michel Grunewald, qui a accepté la publication de ce manuscrit dans la collection «Convergences» qu'il dirige chez Peter Lang.

Le présent ouvrage a été composé par Mme Bernadette Debiasi, cheville ouvrière du CEGIL, qui une fois encore a fait preuve de son dévouement constant et a mis à notre service ses compétences inestimables.

Inhaltsverzeichnis / Table des matières

Sylvain SCHIRMANN	
Introduction	1
Hartmut STENZEL	
Le tabou de la défaite. «Le Tour de la France par deux enfants» et le discours identitaire sous la Troisième République	7
Esther Suzanne PABST	
Ob Feind, ob Freund: Der Mythos der Gegengeschlechtlichkeit in den deutsch-französischen Beziehungen	21
Patrice ARNAUD	
Les Allemands vus par les requis français pour le travail obligatoire. De l'atténuation des préjugés sur l'ennemi héréditaire à la réconciliation franco-allemande	51
Corine DEFRANCE	
Construction et déconstruction du mythe de la réconciliation franco-allemande au XX ^e siècle	69
Andreas WILKENS	
Retour à Rapallo. A propos d'un mythe qui vient de loin	87
Jean-Paul CAHN	
La guerre d'Algérie et le rapprochement franco-allemand: tabous et oubli	111
Eckard MICHELS	
Deutsche in der Fremdenlegion (1945-1962): Mythen und Realitäten	127
Sandra TAUER	
Das Stereotyp des naturliebenden Deutschen. Wahrnehmung und Selbstwahrnehmung beim Ausbau der Kernenergie am Oberrhein	141
Julien THOREL	
Les réminiscences du mythe du <i>Sonderweg</i> dans la perception française de la politique ouest-allemande durant les années 1970 et 1980	157
Marion GAILLARD	
Le couple franco-allemand à l'épreuve de la réunification: la mise à jour des non-dits?	175

Hanna MILLING Abschied vom deutsch-französischen Tandem und Rückkehr zur Erbfeindschaft? Vom Einfluss nationaler Stereotypen und Mythen auf die französische Wahrnehmung des wiedervereinten Deutschlands	189
Christine PFLÜGER Le tabou de la défaite et le recours à la Révolution. Le rôle du discours révolutionnaire dans les représentations littéraires et historiographiques de l'occupation allemande en France (1940-1944) entre l'immédiat après-guerre et les années 1950	211
Clemens KLÜNEMANN Der Mythos der Kontinuität. Eine deutsch-französische Erinnerung an den Widerstand im Spannungsfeld zwischen republikanischer Legitimität und staatlicher Souveränität	223
Ulrich PFEIL Le mythe des partis-frères. Les relations entre PCF et SED dans les années 1970	239
Sandra SCHMIDT Französische Literatur im literarischen Spannungsfeld des geteilten Deutschlands	257
Ulrich PFEIL Mythes et tabous des relations franco-allemandes au XX ^e siècle – en guise de conclusion	273
Résumés / Zusammenfassungen	283
Liste des auteurs / Verzeichnis der Beiträger	299
Index des noms / Namensindex	303

Introduction

Sylvain SCHIRMANN
(Université de Strasbourg)

L'actualité récente a fourni son lot d'événements qui alimentent certains mythes de la relation franco-allemande. La participation et la mise en scène de la chancelière fédérale aux cérémonies du 11 novembre 2009 sont, à ce titre, très intéressantes. Les cérémonies tant à Berlin (festivités du 9 novembre 2009: vingtième anniversaire de la chute du mur de Berlin) qu'à Paris laissent le sentiment que les responsables des deux Etats voulaient en quelque sorte solder les ombres de leur histoire commune. Fallait-il effacer le sentiment que la France avait marqué peu d'empressement à la réunification allemande, François Mitterrand se rendant alors à Kiev et à Berlin-Est? Fallait-il reconnaître que la paix de Versailles ne pouvait être qu'illusoire, comme y invite le discours du Président de la République, Nicolas Sarkozy? «Cette paix, dit-il, nous n'avons pas su la faire en 1918, non seulement parce que les vainqueurs manquèrent de générosité, mais aussi parce qu'ils refusèrent de voir le destin tragique qui les liait aux vaincus». Revenir sur ces impressions de «rendez-vous historiques» ratés entre la France et l'Allemagne, n'est-ce pas également d'une certaine manière ne pas vouloir comprendre. Ne peut-on pas expliquer l'attitude de François Mitterrand en 1989 en évoquant le temps mis par Helmut Kohl à reconnaître – pour des raisons de politique intérieure – l'intangibilité des frontières? C'est également ne pas accorder crédit aux objectifs sincères d'un Clémenceau au moment de la paix de 1919.¹

Cette volonté de «mythifier» en ce mois de novembre 2009 l'amitié franco-allemande répond à plusieurs objectifs. Indéniablement, une volonté de redonner des repères à une Europe en quête de sens existe derrière ces célébrations. Angela Merkel l'a évoqué à sa manière, avec trois mots: paix, réconciliation, liberté. Le 11 novembre, c'est un jour de paix. Mais il est dépassé par ce qui se passe après 1945: «La France a tendu à l'Allemagne la main de la réconciliation [...]. L'Allemagne a accepté cette main avec gratitude».² Le 9 novembre consacre quant à lui l'avènement de la liberté en Europe (et en

1 Sur ces commémorations, voir ce qu'en a rapporté la presse. Le discours de Nicolas Sarkozy a été reproduit dans *Le Monde* du vendredi 13 novembre 2009.

2 Discours d'Angela Merkel, *Le Monde*, 13 novembre 2009.

Allemagne), effaçant trois autres 9 novembre symboliques de l'histoire allemande et européenne: le 9 novembre 1918 et la proclamation de deux républiques en Allemagne (*cf.* le rappel des deux Etats allemands); le 9 novembre 1923 et le putsch de la brasserie à Munich; enfin le 9 novembre 1938 et la nuit de cristal. C'est en quelque sorte la finalité du projet européen qui est repris par la chancelière. La défense de ces valeurs est une garantie pour l'avenir de l'Europe à un moment où les défis de la régulation appellent plus d'Europe, où les relations avec les Etats-Unis se normalisent davantage et où sur l'Afghanistan il faudra défendre des positions plus européennes. Le contexte impose également une réflexion sur les rapports avec la Russie et une redéfinition des relations avec Moscou. Il est facile d'accumuler une liste d'enjeux dictés par ce même contexte. Les cérémonies des 9 et 11 novembre 2009 ont ainsi vocation à rappeler que l'amitié franco-allemande est un gage de succès. Elle est une assurance d'un destin maîtrisé sur la base des valeurs précitées. Toute la puissance du mythe est là. Et la mise en scène d'Angela Merkel et de Nicolas Sarkozy appelle d'autres images qui renforcent la charge symbolique et émotionnelle de l'instant. Les deux responsables politiques évoquent explicitement Mitterrand-Kohl à Verdun en 1984. Mais on peut tout aussi facilement faire référence à De Gaulle-Adenauer à Reims, ou encore à Chirac-Schröder lors des festivités commémoratives du débarquement³ (2004).

Ce mythe et cette mise en scène s'accompagnent cependant de certains tabous. La célébration de l'amitié ne doit pas occulter les divergences centrales. Sur les questions économiques, la RFA ne veut pas d'un gouvernement économique de l'Europe à la française. Elle n'est pas revenue sur les textes qui limitent le déficit budgétaire et interdisent aux Länder d'en contracter à l'horizon d'une décennie. Même mieux, son excédent commercial lui permettra de mieux s'acquitter que la France de ses endettements. Berlin traîne également les pieds – sans opposer de fin de non-recevoir – face à la demande française de création d'un ministre franco-allemand. Les premiers contacts entre Werner Hoyer et Pierre Lellouche, les premiers habillages de la fonction montrent une RFA soucieuse dans l'immédiat de ne pas donner suite à une proposition qui laisse songeur Outre-Rhin. Que dire encore des divergences de vues entre les deux Etats sur la conception de la régulation, sur les visions en matière de politiques économique et industrielle, voire énergétique!⁴ On a ainsi le sentiment que le projet commun est ténu, alors

3 On peut se reporter à un numéro de la Documentation Française: *Cahiers Français*, n° 303 (juillet-août 2001), intitulé «La mémoire, entre histoire et politique».

4 *Cf.* Sylvain SCHIRMANN, «La gestion de la crise en France et en Allemagne», in: *Annuaire français des relations internationales 2010*, Bruxelles 2010, pp. 467-480.

même que le discours sur l'amitié franco-allemande, son incantation n'ont jamais été aussi présents.⁵

Que l'on me permette d'aborder la relation franco-allemande d'une autre manière, fournie par l'actualité autour des commémorations des 9 et 11 novembre 2009. Au comité européen d'Airbus industrie, deux postes de co-présidents sont à pourvoir lors de la réunion du 6 novembre 2009 à Toulouse. La présidence de ce comité était partagée depuis 2001 entre Force ouvrière (FO) et IG Metall, FO étant le syndicat majoritaire d'Airbus. Ce 6 novembre 2009, le candidat proposé par l'organisation syndicale française, Jean-François Knepper, est rejeté par la centrale allemande. Cette crise est le résultat de deux attitudes jusqu'au-boutistes, chacun des camps voulant aller au terme de sa logique. IG Metall ne voulait pas de Knepper, car «germano-phobe». FO estimait qu'en vertu des accords tacites qui existaient depuis 2001, il lui revenait de choisir son candidat, toute comme elle n'avait jamais contesté le candidat proposé par IG Metall. L'heureux élu, le britannique John James, put même se payer le luxe d'être absent au moment du scrutin, ce qui renforça encore davantage l'ire de FO.

Le fond du problème reste le retard des programmes de construction des avions. Knepper avait alors posé la question des responsabilités et indiqué que la présence à Toulouse de 1200 allemands pour terminer le câblage des appareils témoignait du manque d'organisation de l'activité de production en Allemagne. Et le syndicaliste de critiquer les réductions d'effectifs acceptées Outre-Rhin par IG Metall. Elles entraînaient des charges supplémentaires que devaient supporter le site de Toulouse et des retards de livraison. Mis en demeure d'arrêter ces critiques par IG Metall, Knepper a cependant persévéré, expliquant qu'il ne faisait que poser les questions centrales. Le secrétaire général de FO n'a, quant à lui, pas jugé bon de revenir sur la candidature de son camarade, les deux organisations syndicales ayant jusqu'alors toujours accepté les choix du partenaire. Cette «mauvaise querelle», qui débouche sur l'élection d'un britannique est lourde de conséquence. D'abord elle place à la co-présidence un élu dont le pays n'est même pas actionnaire du programme. Ensuite elle rompt la parité franco-allemande, et isole FO, premier syndicat chez Airbus (65% des salariés et 25% de l'encadrement).

Ce qui est intéressant dans les comptes rendus de cet événement par les presses nationales en France et en Allemagne, c'est de constater le retour des images d'un Autre négatif.⁶ Il y est systématiquement vu comme mu par

5 Cf. Hartmut Kaelble, *Nachbarn am Rhein. Entfremdung und Annäherung der französischen und deutschen Gesellschaft seit 1880*, München 1991.

6 Dans les presses nationales voici quelques titres concernant cette affaire: *La Dépêche*, 11 novembre 2009: «Le syndicat allemand IG Metal (sic) a exclu Force ouvrière et

ses seuls intérêts nationaux. L'Allemand veut ainsi dominer le comité européen et amener sur ses positions gestionnaires l'ensemble des partenaires sociaux; le Français cherche quant à lui à attirer les sites de production vers l'hexagone et rend l'Allemagne responsable des retards. Dureté des temps de crise, quand il s'agit de défendre l'emploi et les revenus liés. Dans les inconscients l'image de l'autre est tenace, durable, inscrite... mais au nom du travail franco-allemand on s'interdit de franchir un pas qui pourrait remettre en question ce travail, Airbus apparaissant comme symbolique de cette coopération. «L'ennemi héréditaire» est là sous les traits du syndicaliste français, ou allemand. Mais une autre mémoire semble elle également intériorisée: il faut rendre la coopération franco-allemande possible au sein de l'entreprise, au nom de ce que les deux Etats ont entrepris depuis 1945.

Derrière les exemples évoqués, perce toujours le contexte, important pour comprendre la réémergence des mythes et l'expression des tabous. Le long XX^e siècle que la manifestation entend traiter met-il fin à cette image d'ennemi héréditaire? Consacre-t-il définitivement le partenaire? «Le couple»? Mais il conviendra également d'approcher les ambiguïtés de ce «nouveau mythe», celui de l'ami, du couple, de l'entente. Quels tabous génère-t-il? Les différentes communications de ce volume montreront comment imminent non seulement nos mémoires nationales, mais aussi cette «mémoire franco-allemande» qui n'est plus une simple image, ni un effet rhétorique. Peut-on alors affirmer que nos patriotismes qui existent – on ne peut le nier – ont été purgés de tout nationalisme? Que nos identités nationales qui restent fortes sont compatibles avec l'identité européenne? Les récentes commémorations prouvent qu'il y a volonté de dépasser les visions négatives de l'autre. L'exemple FO – IG Metall montre que le imminent est lent. Malgré les conflits d'intérêt et les divergences, la France et l'Allemagne ont malgré tout une intimité et une habitude de travail communes, et ce même si leurs priorités respectives, leurs ambitions propres et leurs égoïsmes les éloignent parfois du partenaire. Faut-il donner une dimension mythique à cet état de fait? Et si oui pourquoi? Avec quelle finalité? Cela suppose-t-il redéfinir, réinvestir sa mémoire nationale en fonction de ce nouveau paradigme?

son candidat»; *La Tribune*, 8 novembre 2009, à propos de l'attitude d'IG Metall: «Ce qui pourrait relancer une guerre franco-allemande»; *Le Monde*, 12 novembre 2009, «Chez Airbus, les déchirements syndicaux ravivent la guerre franco-allemande»; *Hamburger Abendblatt*, 10 novembre 2009, «Deutsche verhindern Wahl eines Franzosen»; *Welt-Online*, 10 novembre 2009, «IG Metall verhindert Franzosen in der Spitze des Airbus-Betriebsrats». Voir également Birgit ASCHMANN, Michael SALEWSKI (éd.), *Das Bild des Anderen. Politische Wahrnehmung im 19. und 20. Jahrhundert*, Stuttgart 2000, pp. 55-79.

Cela fait plus d'une vingtaine d'années que cette problématique est abordée dans de multiples travaux. Il semble aujourd'hui nécessaire – et cet ouvrage s'inscrit dans cette perspective – d'analyser l'objet dans une dimension européenne. Nos expériences historiques ont façonné nos mythes et nos tabous. Leur analyse sur la longue durée permettra de mesurer la force de leur ancrage et de leur réécriture. Elle ménagera certainement quelques lignes de l'avenir.

Le tabou de la défaite

«Le Tour de la France par deux enfants» et le discours identitaire sous la Troisième République

Hartmut STENZEL
(Universität Gießen)

Pendant l'évolution hésitante et après l'établissement définitif de la Troisième République dans les dernières décennies du XIX^e siècle, des modèles identitaires sont en jeu que cette contribution se propose d'analyser. Trois remarques nous serviront de point de départ. Première constatation, en ce qui concerne l'enchaînement des événements, il est évident que sans la défaite de 1870/1871, il n'y aurait pas eu de République – sans Sedan pas de 4 septembre. Le triomphe de l'Allemagne impériale est ainsi le préalable nécessaire de la naissance de la Troisième République, qui se définira par rapport à l'Empire allemand sous domination prussienne.

Deuxièmement, il est évident que la Troisième République s'établit ainsi dans une situation de crise fondamentale des modèles identitaires en vigueur sous l'Empire, conçus, dans la tradition napoléonienne, sur la relation fondamentale entre grandeur nationale et gloire militaire.¹ La République se situe, en ce qui concerne la conscience collective, dans un champ conflictuel dans lequel les références à la tradition universaliste de la Révolution, essentielles pour l'identité républicaine, doivent être refondues face à l'expérience traumatisante de la défaite. Cette expérience entre donc nécessairement, même si c'est de manière indirecte, dans les constructions de l'identité nationale qui sont débattues dans les dernières décennies du XIX^e siècle et qui, pour l'essentiel, restent toujours en vigueur.

Troisième évidence, abordant les réflexions que je voudrais présenter dans cet article: Dans les discours français sur l'Allemagne, la guerre franco-

1 En ce qui concerne la construction de la nation en vigueur sous l'Empire et au lendemain de la guerre franco-allemande et l'importance de l'altérité allemande pour celle-ci, voir l'étude fondamentale de Michael JEISMANN, *Das Vaterland der Feinde. Studien zum nationalen Feindbegriff und Selbstverständnis in Deutschland und Frankreich 1792-1918*, Stuttgart 1992, pp. 173ss.

allemande marque une rupture fondamentale. Une Allemagne naguère idéalisée devient l'ennemi héréditaire, l'autre contre lequel la France entend se définir soi-même. Si le XIX^e siècle s'ouvre, en ce qui concerne l'imaginaire français, avec la construction d'une Allemagne des penseurs et des poètes proposée par Mme de Staël, une construction qui, malgré quelques voix discordantes comme celle d'Edgar Quinet, reste dominante jusqu'en 1870, le siècle se termine avec la vision d'une guerre implacable entre les races latine et germanique qui justifie le nationalisme xénophobe d'un Barrès ou d'un Maurras et de tant d'autres.²

Entre ces deux constructions contraires de l'autre se situe la guerre franco-allemande, et même si l'on ne peut pas réduire la rupture dans les représentations françaises de l'Allemagne à la seule expérience de la défaite, cette opposition sommaire entre Mme de Staël et le nationalisme de la fin du siècle souligne le passage, dans la perception de l'Allemagne en France, de tentatives d'intégration de l'altérité du pays voisin à une construction manichéenne où la France et l'Allemagne apparaissent comme des ennemis irréconciliables. Rien de plus instructif à cet égard que l'adieu à l'image d'une Allemagne idéaliste et idéalisée que formule Ernest Renan au lendemain du traité de Francfort. Avouant, dans son traité sur «La Réforme intellectuelle et morale de la France» que «l'Allemagne avait été ma maîtresse, j'avais la conscience de lui devoir ce qu'il y a de meilleur en moi», il constate l'anéantissement de «l'alliance intellectuelle, morale et politique», vouée à «diriger le monde dans la voie de la civilisation libérale» dont il avait rêvé: «Ma chimère, je l'avoue, est détruite pour jamais. Un abîme est creusé entre la France et l'Allemagne, des siècles ne le combleront pas. La violence faite à l'Alsace-Lorraine restera longtemps une plaie béante».³ Et il n'est pas moins instructif que, face à cette rupture, le grand penseur libéral considère dans ce traité une monarchie censitaire comme fondement nécessaire d'une régénération de la France, attribuant la défaite au développement d'un libéralisme individualiste et démocratique. Or, face à ces tendances dissolvantes de la société, «la monarchie, en liant les intérêts de la nation à ceux d'une famille riche et puissante, constitue le système de la plus grande fixité de la conscience nationale».

Ce tournant autoritaire de Renan – temporaire, il est vrai – est significatif aussi bien pour le traumatisme de la défaite comme pour la désorientation identitaire qui en résulte. Qu'il faille stabiliser et réorienter la conscience na-

2 Voir Claude DIGEON, *La crise allemande de la pensée française*, 1870-1914, Paris 1959, dont les premiers chapitres soulignent l'importance de la défaite pour cette rupture et la réorientation identitaire qui s'ensuivit.

3 Voir dans: *Œuvres complètes d'Ernest Renan*, éd. par H. PSICHARI, Paris 1947, t. I, pp. 325-542, 327s.

tionale est une conviction que Renan partage avec beaucoup de ses contemporains. Et comme pour la grande majorité de ceux-ci, le problème essentiel que pose la défaite à la conscience collective des Français ne consiste pas seulement dans la débâcle militaire, mais également et même en premier lieu dans l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine (devenus par là le couple régional désormais indissoluble dans la conscience des deux nations). Dans les premières années – encore peu républicaines – de la Troisième République, ce traumatisme aura pour conséquence une construction de l'identité nationale fondée essentiellement sur la revanche. Même si la politique officielle s'en tient plus ou moins au fameux adage de Gambetta, «jamais en parler, toujours y penser», le discours revanchiste est répandu dans tous les milieux politiques, et ceci peut-être précisément parce qu'une quelconque «revanche» ne devient une option politique pensable que vers la fin du siècle.

Or, l'altérité hostile France-Allemagne qui découle de ces positions comporte des problèmes qui deviennent évidents avec l'affermissement de la République. La Troisième République, face à l'écroulement des modèles identitaires proposés par l'Empire, face surtout aux clivages intérieurs des «deux France», se voit alors de plus en plus dans la nécessité de développer un discours identitaire qui la différencie des droites monarchiste, bonapartiste ou boulangiste, permettant de surmonter les conflits intérieurs et de fonder sa propre légitimité. L'enjeu consiste alors dans le développement d'une identité nationale républicaine qui ne dépende pas d'une réussite de la revanche, dont le fondement essentiel ne serait pas un discours chauviniste, mais l'unité de la République telle qu'elle a pu s'établir. Dans les années 1870, c'est une évidence que la légitimité de la République est menacée, mais des événements comme la crise boulangiste ou l'affaire Dreyfus montreront que même après son établissement définitif la cohérence de la France républicaine est loin d'être assurée. Et elle ne conquerra sa solidité qu'en abandonnant un discours revanchard ouvert, en ne se définissant plus comme altérité de l'Allemagne, mais par les valeurs qui lui sont propres. Expression de cette conscience de la valeur autonome de la République, un article de la «Revue bleue» voyait déjà en 1878 le fondement de celle-ci non pas dans «le prestige de nos armes», mais dans «l'éclat doux, pacifique et tout puissant de la France riche, sereine et heureuse, étonnant et instruisant le monde par ses merveilles de travail et d'esprit».⁴

Afin de concrétiser cette mise en perspective des problèmes du discours identitaire républicain, jetons un rapide coup d'œil sur les prises de position d'un républicain aussi tiède que l'est le fameux historien Ernest Lavisse, «instituteur national» selon Pierre Nora. Dans ses études sur l'Allemagne

4 Cité d'après DIGEON, *La crise allemande* (note 2), p. 360.

contemporaine, écrites dans les années 1870 et 1880, il souligne à plusieurs reprises la nécessité de la Revanche, allant jusqu'à dire que dans une époque «inaugurée par les victoires de la Prusse, il faut laisser toute espérance d'un progrès pacifique de l'humanité».⁵ Aussi se lamente-t-il par exemple en 1886 de ce que les «Chants patriotiques» de Déroulède trouveraient désormais plus d'échos en Allemagne qu'en France et s'exclame: «Ne nous déshabituons pas des accents de la «trompette guerrière»: il faut qu'elle sonne fort pour dominer le tumulte des partis».⁶

Mais si Lavissee justifie ainsi un patriotisme revanchard, il admet aussi la faiblesse de celui-ci dans une situation intérieure ou «des nations irréconciliables campent sur le même sol, prêtes à en venir aux mains».⁷ Et il poursuit: «N'allons pas à l'ennemi avec des plaies si profondes. Nous avons avant la bataille une paix à faire, la paix de nous-mêmes». Ainsi, il indique la faible cohésion de la conscience nationale dont l'établissement serait le préalable nécessaire d'une future volonté de revanche. Cette volonté patriotique se transforme chez Lavissee à des endroits même en une volonté de promotion de certaines valeurs républicaines, et il ébauche par exemple l'utopie de «l'exemple contagieux d'un pays organisé pour le travail et la paix».⁸ Dans son ralliement à la République, l'amputation du pays perd son importance face à une Allemagne affermie dont Lavissee retrace l'évolution de façon admirative, mais aussi face à une situation intérieure qui reste à stabiliser. Ce renversement des perspectives caractérise un tournant du discours identitaire républicain.

Confrontés aux conflits intérieurs, comprenant la nécessité d'affermir une conscience identitaire républicaine, les partisans de la République essaieront de concevoir une construction de l'identité nationale qui ne soit pas essentiellement fondée sur un chauvinisme revanchard, qui permette ainsi de promouvoir des valeurs propres à la République et qui, partant, se différencierait du discours nationaliste de forces politiques qui restent des ennemis de la République. Le constat de l'historien Jacques Droz que «c'est autour de l'idée militaire, autour de l'armée, que s'est maintenu entre 1871 et 1890 environ, l'unité de ce pays vaincu qu'était la France»⁹ serait à nuancer surtout en ce qui concerne l'idée de revanche. Il semble que le tabou de la défaite devienne un élément essentiel du discours identitaire républicain, lui permet-

5 Ernest LAVISSEE, *Essais sur l'Allemagne impériale*, Paris 1888, p. 98.

6 *Ibid.*, p. 268.

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*, p. XXV.

9 Jacques DROZ, *Les relations intellectuelles franco-allemandes de 1871 à 1914*, Paris 1967, p. 14.

tant de se concentrer sur ce qui est censé constituer la spécificité intrinsèque de la nation, la concevant comme un système de valeurs, par ce qui lui est propre et non par l'opposition à un ennemi autant craint que haï.

Le consentement national, la formation intérieure de la nation, ce qu'un historien a appelé «*innere Staatsbildung*»¹⁰ dépend largement, à un niveau idéologique et psychologique, de la réussite de ce discours. Si l'évolution de ce qu'Eugène Weber a appelé «la fin des terroirs» est largement entamée au début de la Troisième République, son ancrage mental, la formation d'une conscience nationale reste hésitante. Fait éclairant dans le domaine des problèmes qui m'occupent: d'après les informations alléguées par Weber, nombreux sont les Français qui, dès qu'on s'éloigne des régions frontalières directement concernées, n'ont jamais entendu parler de la guerre franco-allemande.¹¹

Or, l'on sait que cette œuvre de création d'une conscience collective, d'un système de valeurs qui est capable d'intégrer l'universalisme républicain dans l'identité nationale, sera accomplie par l'école de la République et ses fondements laïcs. Depuis les recherches fondatrices de Jacques et Mona Ozouf,¹² il y a un large débat sur les tendances patriotiques de l'enseignement primaire que je ne peux pas aborder ici. De toute façon, malgré la «Ligue de l'Enseignement» avec sa devise (révisée plus tard) «Pour la patrie, par le livre et par l'épée», malgré des tentatives d'enseignement paramilitaire, les «hussards noirs de la République» étaient plutôt réticents envers un patriotisme militant.

Sans entrer dans ces questions, on peut retracer des éléments de leur position ambiguë entre enseignement moral, civique et patriotique à travers une analyse de l'apport du «Tour de la France par deux enfants» de G. Bruno à ce tournant du discours identitaire républicain.¹³ Ce manuel, le plus fameux

10 Heinz Gerhard HAUPT, *Sozialgeschichte Frankreichs seit 1789*, Francfort/M. 1989, pp. 80ss.

11 Eugène WEBER, *La fin des terroirs. La modernisation de la France rurale 1870-1914*, Paris 1983.

12 Jacques OZOUF, Mona OZOUF avec Véronique AUBERT et Claire STEINDECKER, *La République des instituteurs*, Paris 1992. Sur le recul d'une attitude revancharde dans le milieu des instituteurs, surtout au début du XX^e siècle cf. pp. 134ss. et aussi les témoignages recueillis par Jacques OZOUF dans *Nous les maîtres d'école*, Paris 1973, pp. 224ss.

13 Dans ce qui suit, j'utilise les deux éditions de 1877 (disponible sur <http://www.gutenberg.org/files/27782/27782-h/27782-h.htm>) et la version élargie et «laïcisée» de 1906 (Reprint Paris 1983). Sauf indication contraire, les références proviennent de l'édition de 1906 et sont justifiées par l'indication des pages entre parenthèses. A ces éditions, il faut ajouter le «Livre du maître» (Paris 1885) dont les explications complètent les intentions du texte.

de la Troisième République, érigé en «lieu de mémoire» par le recueil de Pierre Nora,¹⁴ peut en effet être considéré comme une contribution efficace et largement répandue à ce discours. Avec ses huit millions d'exemplaires répandus avant la Première Guerre mondiale, il est l'exemple le plus fameux d'une «révolution culturelle qui fait pénétrer le livre dans toutes les couches de la société après 1870».¹⁵ Surtout avec l'enseignement obligatoire, les manuels scolaires deviennent la base essentielle d'une acculturation effective de la masse des Français, de la formation d'une identité collective apte à assurer la stabilité de la République.

Dans ce contexte, l'intégration de la guerre franco-allemande dans l'apprentissage de la conscience nationale chez Bruno peut être considérée comme hautement significative pour le processus identitaire. Publié pour la première fois en 1877, constamment réédité, révisé dans un sens laïque après la séparation de l'Eglise et de l'Etat, le manuel vise à «donner à l'enfant l'idée nette de la patrie», à «grouper toutes les connaissances morales et civiques autour de l'idée de la France» (Préface, s.p.). Il participe ainsi à un discours républicain de l'école qui ne se développera pleinement qu'après les lois Ferry, un discours patriotique certes, mais qui, sans taire le traumatisme fondateur de la Troisième République, essaie de dépasser l'idée de revanche par la représentation d'une patrie dont l'acceptation ne dépend pas de la confrontation avec un ennemi diabolisé.

La guerre franco-allemande forme le point de départ comme celui d'aboutissement de l'histoire des deux enfants lorrains proposés aux écoliers comme figures d'identification. Dans une première approche, on peut lire la construction narrative du «Tour de la France par deux enfants» comme une incarnation du traumatisme qui est à l'origine de la construction républicaine de l'identité nationale, les deux enfants représentant à la fois les départements perdus et la désorientation de la France après la débâcle impériale. Mais ils surmonteront l'amputation du pays comme sa crise identitaire en apprenant et en vivant selon des valeurs qui seraient propres à la nation et qui en fonderont une conscience identitaire autonome, une conscience qui refoule et remplace le traumatisme de la défaite.

Devenus orphelins par la mort de leur père blessé lors du siège de Phalsbourg, Julien et André Volden, âgés de sept et de quatorze ans au début de

14 Qui le place dans la rubrique «Pédagogie» de la première partie du Volume consacré à la République: Jacques et Mona OZOUF, «Le Tour de la France par deux enfants», in: Pierre NORA (éd.), *Les lieux de mémoire*, 3 vol., Paris 1997, vol. I, pp. 277-301.

15 Jean-Yves MOLLIER, «Le manuel scolaire et la bibliothèque du peuple», in: *Romantisme* 80 (1993), pp. 75-93, 81.

l'action, font leur tour de la France afin de réaliser l'ultime vœu paternel émis dans une scène chargée d'une affectivité filiale et en même temps patriotique:

Le père essaya un faible sourire, mais son œil, triste encore, semblait attendre d'André quelque autre chose. André le voyait inquiet et il cherchait à deviner; il se pencha jusqu'au-dessus des lèvres du moribond, l'interrogeant du regard. Un mot plus léger qu'un souffle arriva à l'oreille d'André: – France! – Oh! s'écria le fils aîné avec élan, soyez tranquille, cher père, je vous promets que nous demeurerons les enfants de la France; nous quitterons Phalsbourg pour aller là-bas; nous resterons Français, quelque peine qu'il faille souffrir pour cela. Un soupir de soulagement s'échappa des lèvres paternelles. (p. 11)

Phalsbourg, ville frontalière symbolique, offre le choix entre l'Allemagne et la France, ce choix précisément que le traité de Francfort avait donné aux habitants des territoires occupés (au prix de leur exil s'ils choisissent la France).¹⁶ Mais pour les enfants, le choix à faire ne fait pas de doute: après l'imprécation paternelle, ils partiront par la Porte de France à la recherche de leur identité menacée par les conséquences de la guerre.

Ainsi commence le voyage initiatique des deux orphelins qui les mènera à travers la France, concrètement à la recherche de leur oncle qui, comme tuteur, pourra se substituer au père mort et déclarer leur volonté de rester français auprès des autorités allemandes, mais symboliquement à la recherche de la mère-patrie qu'ils ont perdu par la guerre.¹⁷ Plein de retours imprévus et d'aventures (jusqu'à un naufrage), ce voyage n'est pourtant pas un roman d'aventures ni un roman d'éducation, car son but, la France, est certain et transparent dès le début, où, en traversant les Vosges, la patrie apparaît aux enfants dans une sorte d'illumination:

Alors, se trouvant sur l'autre versant de la montagne, les deux enfants virent tout à coup s'étendre à leurs pieds les campagnes françaises, éclairées par les premières lueurs de l'aurore. C'était là ce pays aimé vers lequel ils s'étaient dirigés au prix de tant d'efforts. Le cœur ému, songeant qu'ils étaient enfin sur le sol de la France et que le vœu de leur père était accompli, ils s'agenouillèrent pieusement sur cette terre de la patrie qu'ils venaient de conquérir par leur courage et leur volonté persévérante; ils élevèrent leur âme

16 Les deux portes des fortifications de Phalsbourg s'appellent «Porte de France» et «Porte d'Allemagne», comme le rappelle utilement la légende d'une image placée en regard du texte, page 5.

17 Ce départ n'est pas sans rappeler celui de Jean Macquart quittant, à la fin de «La Débâcle», le Paris brûlant de la Semaine sanglante et «marchant à l'avenir, à la grande et rude besogne de toute une France à refaire» (Emile ZOLA, *Les Rougon Macquart*, éd. par Henri MITTERRAND, *Bibliothèque de la Pléiade*, Paris 1967, t. V, p. 912). La métaphore de la marche initiatique comporte, chez Zola aussi, la nécessité de reconstruire une identité nationale anéantie par la guerre franco-allemande.

vers le ciel, et tout bas remerciant Dieu, ils murmurèrent: – France aimée, nous sommes tes fils, et nous voulons toute notre vie rester dignes de toi! (p. 26)

De manière métaphorique, «les premières lueurs de l'aurore» révèlent aux enfants une identité dont ils n'avaient jamais douté. Ainsi, ce qu'apprennent André et Julien au cours de leur voyage, ce n'est pas l'idée de la patrie qu'ils possèdent déjà, c'est sa concrétisation à travers des impressions et surtout à travers les connaissances concrètes qu'ils acquièrent. Ces connaissances portent essentiellement sur la géographie et l'économie des régions qu'ils traversent, des connaissances complétées par des figures illustres de chaque région, hommes, politiques, savants, inventeurs, plus rarement des écrivains et quelques figures héroïques. Présent seulement à travers Vercingétorix, Jeanne d'Arc et Colbert et quelques autres réminiscences, la dimension historique est largement absente de cette France qu'ils découvrent: aucun roi (sauf des mentions négatives de Charles VII et de Louis XIV), ni Napoléon, ni la Révolution ne sont présentés. Plus important encore, sauf quelques mentions éparses de l'histoire contemporaine, la débâcle qui a servi comme point de départ de la trame narrative disparaît pour ainsi dire le long du voyage pour ne réapparaître que vers sa fin, lors du retour des deux enfants et de leur oncle à Phalsbourg, nécessaire pour leur déclaration de nationalité stipulée par le traité de Francfort. Et c'est là la seule apparition d'Allemands dans tout le livre, les autorités allemandes acceptant cette déclaration sans aucun problème (p. 270).

La présence tout de suite escamotée de la guerre dans l'apprentissage identitaire des deux enfants me paraît significative pour un discours républicain qui doit proposer une nouvelle orientation collective, une orientation qui se différencie de celle proposée par le nationalisme à outrance de ses ennemis politiques. La défaite elle-même disparaît derrière la phrase (faussement?) innocente que «à la suite de la guerre, l'Alsace et une partie de la Lorraine, y compris la ville de Phalsbourg, étaient devenues allemandes» (p. 9). De toute façon, aucune critique de l'annexion, aucun des stéréotypes revanchards qui nourrissent l'imaginaire français depuis la défaite n'apparaissent dans cette information purement factuelle.

Ce qui apparaît fortement, par contre, c'est l'image d'une France à construire, d'un projet national en gestation auquel les deux enfants veulent s'intégrer et auquel ils doivent contribuer. Ce qu'ils apprendront tout au long de leur voyage, c'est que la France est l'œuvre commune de ses habitants qui contribuent à sa grandeur par l'assiduité de leur travail comme par leur probité. C'est ce qu'explique à Julien un négociant ambulant avec lequel les deux enfants font une partie de leur chemin:

– Oh! monsieur Gertal, s'écria le petit Julien, je vois que la Bourgogne travaille fameusement, elle aussi! et je réfléchis en moi-même que, si la France est une grande nation, c'est que dans toutes ses provinces on se donne bien du mal; c'est à qui fera le plus de besogne.

– Oui, petit Julien, l'honneur de la France, c'est le travail et l'économie. C'est parce que le peuple français est économe et laborieux qu'il résiste aux plus dures épreuves, et, qu'en ce moment même, il répare rapidement ses désastres. Ne l'oublions jamais, mes enfants, et faisons-nous gloire, nous aussi, d'être toujours laborieux et économes. (pp. 117s.)

On aura remarqué, dans cette explication, l'apparition de la défaite («en ce moment même, il répare rapidement ses désastres») qui n'est mentionné que pour souligner l'œuvre de reconstruction déjà bien avancée. L'identité nationale y est construite sur une relation réciproque entre la grandeur de la nation et «la gloire» de ses habitants qui consiste en ce qu'ils la construisent par leur activité inlassable. Loin d'être une idée abstraite, la nation est ainsi présentée comme un organisme vivant par son travail, et l'on n'est pas loin de la fameuse définition de Renan qui, quelques années plus tard, concevra la nation comme le résultat d'un «plébiscite de tous les jours».¹⁸ Présentée dans cette perspective, l'identité nationale consiste en un travail de (re-)construction, entrepris par tous les membres de la nation et donnant pour ainsi dire une valeur égale au travail de chacun.

Cette construction identitaire est présente tout au long du récit et elle inspire aux enfants l'assiduité dans leur apprentissage qui, ainsi, acquiert un sens national. Sa dimension égalitaire revient aussi dans la métaphore du jardin, avec laquelle un autre compagnon des deux enfants concrétise l'idée de l'unité et de la cohérence de la nation:

– [Julien:] Mais, père Guillaume, quelle est donc entre toutes [les provinces] la plus fertile? M. Gertal m'a répété que la Bourgogne est sans pareille; Toulouse a des plaines couvertes de blé; mon oncle Frantz, en me faisant voir Bordeaux, m'a expliqué que ses vins sont les premiers du monde. Mais avec tout cela, je ne sais pas laquelle de toutes ces provinces-là il faut mettre la première.

– Petit Julien, dit le père Guillaume en souriant, il n'est pas facile de donner ainsi des places et des rangs aux choses. Demande à un jardinier quelle est la plus belle des fleurs, il sera bien embarrassé; mais en revanche il te dira que le plus beau des jardins, c'est celui où il y a les plus belles et les plus nombreuses espèces de fleurs. Eh bien, petit, la France est ce jardin. Ses provinces sont comme des fleurs de toute sorte entre lesquelles il est difficile de choisir, mais dont la réunion forme le plus beau pays, le plus doux à habiter, notre patrie bien-aimée. Et maintenant n'oublions pas que c'est

18 «Qu'est-ce qu'une nation?», in: *Œuvres complètes d'Ernest Renan*, éd. par H. PSICHARI, Paris 1947, t. I, pp. 887-906, 904.

sur notre travail à tous, sur notre intelligence et notre honnêteté que repose l'avenir de cette patrie. Travaillons pour elle sans relâche, fièrement et courageusement: tant vaut l'homme, tant vaut la terre. (pp. 248s.)

Cette image de la nation n'admet pas de hiérarchie; elle insiste au contraire sur la valeur égale de ses composantes régionales, sur l'idée que l'importance de celle-ci ne résulte que de la réunion et du concours de toutes ses parties à l'ensemble. La comparaison de la France avec un jardin fleuri valorise de nouveau l'idée du travail comme base de la nation. S'y ajoute le postulat que la valeur de la nation provient du concours de chaque individu dont le consentement au travail commun qui forme la nation est le préalable nécessaire de sa qualité. Dans toutes ces explications, il y a le présupposé évident que la soumission des individus à cette tâche collective n'admet pas de discussion. Mais malgré cette dimension moralisatrice de la narration, l'idée de la nation se définit par les qualités intrinsèques de ses membres. Ni une quelconque tradition historique ni la délimitation du collectif contre une altérité menaçante ou hostile ne sont mobilisés pour justifier cette soumission.

Le voyage initiatique des deux enfants se termine avec l'acquisition de plein droit de leur nationalité française déjà mentionnée. L'ultime visite de la tombe paternelle se présente comme un adieu définitif à l'ancienne patrie, celle qu'ils doivent quitter à cause de leur fidélité à la patrie idéalisée:

Quant à André et à Julien, ils avaient les yeux pleins de larmes: – Père, murmuraient-ils, nous avons rempli ton vœu, nous sommes enfin les enfants de la France; bénis tes fils une dernière fois. Père, père, notre cœur est resté tout plein de tes enseignements; nous tâcherons d'être, comme tu le voulais, dignes de la patrie, et pour cela nous aimerons par dessus toute chose le bien, la justice, tout ce qui est grand, tout ce qui est généreux, tout ce qui doit faire que la patrie française ne saurait périr. (pp. 276s.)

Et il est significatif que, cette mission accomplie, leur tour de la France aboutit dans le centre symbolique de celle-ci, dans une ferme de la Beauce qu'ils cultiveront. On peut lire le happy-end qui parachève la quête d'identité des enfants comme une prise de position implicite, mais claire dans les débats français sur les perspectives des habitants des régions annexées: émigrer afin de rester français ou rester afin de maintenir l'identité française de leurs régions. Devant cette alternative, le message du texte est univoque: être et rester français, c'est contribuer à la reconstruction de la patrie dans le sein de celle-ci. L'altérité d'une Allemagne menaçante qui, pour ainsi dire, avait chassé les enfants de leur pays natal disparaît derrière cette œuvre de reconstruction.

Et ce message est d'autant plus insistant parce que ce n'est que là, au terme du voyage, au cœur de la France, que le souvenir de la guerre est invoqué avec force, car la ferme a été à moitié détruite au cours des combats. A quatre pages

d'intervalle, deux images montrent d'abord la ferme en ruines et puis, dans l'épilogue situé six ans plus tard, reconstruite par le labeur des deux enfants, de leur oncle et des amis avec lesquels ils y travaillent. La mise en scène présente, dans l'explication de l'image de la ferme ruinée, le premier énoncé explicite toujours très général, sur la signification de la guerre:

La ferme ravagée par la guerre. – La guerre est toujours un grand malheur pour les peuples, quel que soit le résultat, et les vainqueurs souvent n'y perdent pas moins que les vaincus. Là où les batailles se livrent, les campagnes sont dévastées: la vie entière dans tout le pays est suspendue tant que dure la guerre, l'industrie est en souffrance, le commerce est arrêté et ne reprend ensuite qu'avec peine. Néanmoins, quand la Patrie est attaquée, c'est à ses enfants de se lever courageusement pour la défendre; ils doivent sacrifier sans hésiter leurs biens et leur vie. (p. 302)

Malgré la dernière phrase, un peu hésitante, sur la défense de la patrie, un pacifisme prédomine dans cette présentation des effets négatifs de la guerre, soulignant surtout les conséquences désastreuses de celle-ci sur l'activité économique qui, on s'en souvient, est au cœur de l'identité nationale et du patriotisme tel que le présente «Le Tour de la France». Aucune idée d'héroïsme ni d'exaltation guerrière n'y est exprimée. Et pour la deuxième fois, un souvenir de sa propre expérience de la guerre est permis,¹⁹ devant les ruines de la ferme, à l'un des deux héros:

– Mon Dieu! s'écria Julien en joignant les mains avec tristesse, pauvre maison! Elle est presque démolie: il y a des places où il ne reste plus que les quatre murs tout noirs avec des trous de boulets. Je vois qu'on s'est battu ici comme chez nous: il me semble que je reviens à Phalsbourg. Et tout en marchant, Julien réfléchissait aux malheurs sans nombre que la guerre entraîne après elle partout où elle passe. (pp. 302s.)

Ce souvenir reprend et amplifie («malheurs sans nombre») la présentation négative de la guerre donnée dans la légende citée auparavant. A la fin, l'on s'aperçoit tout à coup de ce que les enfants eux-mêmes sont marqués par le traumatisme de la guerre, que leur voyage, la recherche d'une orientation identitaire stable, est profondément motivé par elle. Mais en même temps, le

19 Pour la première fois, cette expérience (ré-)apparaît à la lecture d'un récit du siège d'Alésia, et là aussi, c'est le petit Julien qui l'exprime (tandis que son aînée André n'en dit jamais un mot): «– Oh! dit Julien, un siège, je sais ce que c'est: C'est comme à Phalsbourg, où je suis né et où j'étais quand les Allemands l'ont investi. J'ai vu les boulets mettre le feu aux maisons [...]» (p. 134). Ce sont les seuls endroits du texte où la guerre est mentionnée, et il est à remarquer que ces souvenirs n'entraînent aucune volonté de revanche. Le passage cité dans le texte n'a pour fonction qu'une mise en valeur de l'œuvre de reconstruction, alors qu'il eût été facile de prêter aux enfants en ces endroits de la haine aux envahisseurs, voire une volonté de reconquête.

souvenir de cette expérience n'acquiert de signification, dans la logique de la trame narrative, que comme mise en valeur du présent. La guerre comme l'ancienne patrie abandonnée appartient au passé, et la perspective du récit se tourne vers un futur à conquérir par le travail. Celui-ci se place sous le signe de la reconstruction de la ferme, du travail inlassable qui apparaît comme reconstruction et en même temps comme «nation-building». La ferme est l'incarnation d'un travail inlassable («Mais aussi comme tout le monde travaille à la Grand'Land! C'est une vraie ruche où les paresseux ne trouveraient pas de place» – p. 306) et, par là même, un symbole de la France à construire. Ainsi, la légende de la deuxième image se lit ainsi:

La ferme réparée par la paix. – Peu de nations ont éprouvé un plus grand désastre que la France en 1870, mais peu de nations auraient pu la réparer avec une aussi grande rapidité. Malgré cette crise violente, notre commerce, déjà considérable, a continué à s'accroître; il a augmenté de plus d'un milliard. C'est par le travail et l'activité de tous ses enfants que la patrie devient ainsi chaque jour plus prospère. (p. 306)

Cette explication ne mentionne pas la ferme elle-même, dont la prospérité est mise en évidence par l'image comme par la narration admirative de l'épilogue. Sa reconstruction n'est donnée que comme un exemple du futur de la nation dont le texte souligne la perspective économique rayonnante. «Le travail et l'activité de tous ses enfants» sont présentés comme garants d'un avenir tant de la ferme que de la France et les héros du récit deviennent l'image d'une identité nationale qui s'accomplit par le progrès économique.

On a beaucoup discuté du message identitaire implicite que comporte cette mise en perspective de l'histoire des deux enfants et le sort qui leur est attribué à la fin du récit. Depuis la critique sévère de Daniel Halévy dans «La fin des Ducs», on a maintes fois essayé de défendre sa dimension patriotique. Dans une lecture éclairante, mais aussi passionnée et sélective, Halévy y voyait à l'œuvre un pragmatisme économique qui abandonnerait, avec la dimension historique et religieuse, toute prétention patriotique et de grandeur nationale.²⁰ Contre Halévy, on a souligné que, même si l'idée de revanche n'apparaîtrait dans le texte, elle serait secrètement présente dans le sort des enfants, images vives de l'amputation de la patrie.²¹ Mais si Jacques

20 Daniel HALÉVY, *La Fin des notables* t. II: *La république des ducs*, Paris 1937, pp. 312-315, notamment p. 314: «Le parti pris est évident: il ne doit plus y avoir de guerre; donc pas de revanche». Voir aussi DIGEON, *La crise allemande* (note 2), p. 367: «L'idéal de la Revanche s'efface et disparaît presque totalement; la guerre est toujours honnie, l'Alsace et la Lorraine paraissent oubliées».

21 C'est par exemple le point de vue de J. et M. OZOUF, «Le Tour de la France» (note 14), pp. 286s; mais cette interprétation a déjà été formulée par Aimée DUPUY, «Les livres de lecture de G. Bruno», in: *Revue d'histoire économique et sociale* 31

et Mona Ozouf par exemple soutiennent contre Halévy que le livre «est au contraire le lieu où s'entretient la mémoire de l'amputation» et renvoient au «Livre du maître», qui apporterait «des preuves à foison»,²² force est de constater que ces preuves sont quasi inexistantes. Il est vrai que ce livre donne des précisions sur la guerre et l'annexion qui en fut la conséquence (p.ex. pp. 2s., 9, 23), mais à la scène citée de la ferme ravagée, elle ajoute un commentaire tout à fait négatif sur les ravages de la guerre qui se termine sur la question «Qu'est-ce qui fait la vraie grandeur d'un pays?». Et à cette question, le Livre du maître donne une réponse clairement pacifique: «Son progrès dans la moralité, dans les sciences, [...] dans l'industrie et l'agriculture» (p. 490) pour terminer sur cette exhortation: «L'avenir est aux plus instruits et aux plus laborieux» (p. 498).

Il n'est pas exclu, malgré cela, que le texte, de par la construction de son histoire, permette une double lecture, émettant sous son message pacifique un appel implicite à la revanche. Mais si une telle perspective n'est pas exclue, elle est de toute façon renvoyée à un futur lointain. Le texte ne comporte aucun appel comparable à celui qui, dans le manuel historique de Lavissee, fait de la revanche le premier devoir des citoyens futurs que sont les écoliers:

C'est à vous, enfants élevés aujourd'hui dans nos écoles, qu'il appartient de venger vos pères, vaincus à Sedan et Metz. C'est votre devoir, le grand devoir de votre vie. Vous devez y penser toujours, et quand vous aurez vingt ans, et que vous serez sous les armes, être de bons soldats, obéissant bien à vos chefs, fermes et braves sur le champ de bataille.²³

Dans «Le Tour de la France» par contre, la défaite reste un tabou. Permettant de recentrer le débat sur l'identité nationale vers l'intérieur, ce tabou de la défaite peut être considéré comme un stratagème discursif efficace dans la conquête des mentalités pour la République. Participant à un discours identitaire républicain pour lequel la cohérence interne et la légitimation de la France républicaine passent avant toute autre prétention, celui-ci conçoit la spécificité de la nation par les qualités intrinsèques qui lui sont attribuées et qu'il veut inculquer à ses lecteurs et lectrices. Situait «Le Tour de la France» dans le contexte des discours identitaires vers la fin du siècle, on peut le

(1953), pp. 128-151, 144: «Tout se passe [...] comme si l'auteur avait voulu, sans l'écrire, *suggérer* cette idée sentimentale de la nécessité inéluctable qu'il y aurait pour eux [les deux enfants], un jour proche, à accomplir un devoir impérieux et sacré».

22 OZOUF, «Le Tour de la France» (note 14), p. 287.

23 Ernest LAVISSEE, *La première année d'histoire de France*, Paris 1887, pp. 216s.

considérer comme un lieu privilégié de la formation de l'universalisme républicain. Et avec un certain goût du paradoxe, l'analyse de la construction identitaire qu'il offre permet de soutenir la thèse que c'est la défaite et partant l'avènement de l'Allemagne impériale qui ont permis la naissance d'une identité républicaine qui restera dominante jusqu'à nos jours.

Ob Feind, ob Freund: Der Mythos der Gegengeschlechtlichkeit in den deutsch-französischen Beziehungen

Esther Suzanne PABST

(Kulturwissenschaft/Justus-Liebig-Universität Gießen)

Die Beziehung zwischen Deutschland und Frankreich als gegengeschlechtliches Paar zu imaginieren, ist heute fester Bestandteil kollektiver Vorstellungswelten. Joseph Jurt¹ hebt in seiner Analyse des Gebrauchs der Metapher zu Recht hervor, dass man nur im Französischen explizit vom *couple* spricht, während sich in Deutschland das Sprachbild nicht durchsetzen konnte. Dies liege darin begründet, dass im Vergleich zur umfassenderen Bedeutung des französischen Begriffs die konkretere Bedeutung des Begriffs *Paar* im Sinne einer individuellen Liebes- oder Ehebeziehung sich nicht so ohne weiteres auf ein Kollektiv übertragen lässt: «En allemand, [...] le terme «Paar» paraît trop réduire les relations entre les deux nations à une dimension intimiste».² Darüber hinaus habe die Vorstellung, die Nation als Person zu imaginieren – seit der Revolution von 1789 in einer Frauenfigur, die später zur *Marianne* wird – in Frankreich eine lange Tradition.³ In dieser Perspektive lag in Frankreich die Idee nahe, das Verhältnis der eigenen Nation zum Nachbarn ebenfalls zu personifizieren.

Doch wenn in Deutschland auf sprachlicher Ebene die Vorstellung des *couple* keinen konkreten Ausdruck findet, so macht eine Betrachtung bildlicher Darstellungen der deutsch-französischen Beziehung augenfällig, dass es auch in Deutschland gängig ist, das Verhältnis der beiden Staaten als (heterosexuelle) Paar-Beziehung zu denken. Auffällig ist dabei, dass es auf beiden Seiten des Rheins eine Konstante in den bildlichen Repräsentationen des Verhältnisses der beiden Länder gibt: Deutschland übernimmt in der Regel den männlichen Part und Frankreich den weiblichen.⁴

1 Joseph JURT, «Le couple franco-allemand», in: Jean-Noël JEANNENEY (Hrsg.), *Une idée fausse est un fait vrai. Les stéréotypes nationaux en Europe*, Paris 2000, S. 103f.

2 JURT, «Le couple franco-allemand» (Anm. 1), S. 104.

3 *Idem*, S. 104f.

4 Vgl. auch Annette KLIEWER, «Die Nachbarn Deutschland und Frankreich», auf: Landesmedienzentrum Baden-Württemberg. Medienpädagogik und Medienkultur.